

# Institute of National Remembrance

<https://ipn.gov.pl/en/news/9043,We-Are-Telling-the-World-about-Poland-quotThe-Polish-Gene-of-Freedomquot.html>

2022-01-28, 04:15

10.11.2021

---

## We Are Telling the World about Poland: "The Polish Gene of Freedom"

On the eve of the Polish Independence Day, the world media are running stories of "We Are Telling the World about Poland" project, including "The Polish Gene of Freedom" by the IPN President Karol Nawrocki.

## Quelles que soient les générations, nous sommes liés par le gène de la liberté

LE 11 NOVEMBRE 1918, AU PETIT MATIN, dans un wagon en pleine forêt de Compiègne, les délégations franco-britannique et allemande ont signé l'armistice. La Grande Guerre tirait à sa fin. Dans le camp des vainqueurs, le sentiment de triomphe se mêlait à celui de soulagement. Sur les photos de l'époque on voit des foules enthousiastes à Paris, à Londres, à New York.

En ce même lundi d'automne, à Varsovie, le brigadier Józef Piłsudski - qui deviendra plus tard chef de l'État, maréchal et Premier ministre - fut nommé commandant en chef d'une armée polonaise renaissante. Pendant ce temps, dans la ville, les soldats allemands jetaient déjà leurs armes. « C'est un jour des plus historiques, inoubliables, joyeux et triomphaux ! Nous voilà libres ! Nous sommes maîtres chez nous ! », nota la comtesse Maria Lubomirska. Cette euphorie ne nous étonne point : après 123 années d'existence sur la carte de l'Europe, la Pologne retrouvait enfin sa souveraineté.

Quand chaque 11 novembre les pays de l'Entente cordiale d'autrefois célèbrent le Jour du Souvenir pour commémorer leur victoire dans la Première Guerre mondiale et rendre hommage aux soldats morts, nous, les Polonais, nous célébrons la Fête nationale de l'Indépendance. C'est une de nos fêtes civiles les plus importantes.

Pour les plus jeunes, avoir notre propre pays, pouvoir décider de nous-mêmes, supporter l'équipe nationale en Coupe du monde de football ou croiser les doigts pour nos artistes au concours de l'Eurovision peut paraître une évidence. Mais pour de nombreuses générations, l'indépendance n'était pas leur quotidien. Mais leur rêve. Un rêve qui, par moments - comme lors des triomphes napoléoniens - semblait revêtir des formes plus réelles, mais qui, pendant de longues années, fut inaccessible.

**Flamme.** Quand, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Occident vivait sa révolution industrielle, les territoires polonais étaient divisés entre trois pays oppresseurs : la Prusse (puis l'Allemagne), la Russie et l'Autriche. Mais même dans ces conditions de survie très difficiles, la flamme de la liberté ne s'éteignait jamais. À maintes reprises, les Polonais ont pris les armes pour conquérir leur indépendance : lors des guerres napoléoniennes, de la révolution de Cracovie (1846) ou de celle de Poznań (1848), ainsi que pendant les deux grandes insurrections - de novembre (1830-1831) et de janvier (1863-1864) - visant l'Empire des tsars. Ces révoltes stériles se soldaient non seulement par des dizaines de milliers morts aux champs de bataille, mais elles entraînaient aussi des exécutions, des déportations en Sibérie, des

confiscations des domaines et, dans une perspective plus large, la privation des restes de l'autonomie polonaise.

Le martyr polonais du XIX<sup>e</sup> siècle a trouvé son tragique prolongement dans la Seconde Guerre mondiale qui signifiait, pour la nation, des répressions de masse orchestrées par deux régimes totalitaires : l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Quand, en 1945, l'Occident, une fois de plus, fitait la paix et le retour à la normale, nous entrions dans un nouvel assujettissement, cette fois-ci communiste. Pour être pleinement indépendante, la Pologne a dû attendre quelques décennies.

« Je suis fils d'une nation », disait le pape Jean-Paul II dans son discours de juin 1980 à l'Unesco, qui a vécu les plus grandes expériences de l'histoire, que ses voisins ont

**Même dans les moments les plus sombres de notre histoire millénaire, quand la souveraineté semblait perdue pour des siècles à venir, il y a toujours eu des hommes et des femmes d'origine allemande, juive ou tchèque qui choisissaient l'identité polonaise**

condamnée à mort à plusieurs reprises, mais qui a survécu et qui est restée elle-même. Elle a conservé son identité, elle a conservé, malgré les partitions et les occupations étrangères, sa souveraineté en tant que nation, en s'appuyant non pas sur une puissance physique, mais seulement sur sa propre culture. »

**Héritage.** Certes, sans son armée forte, déterminée, courageuse, sans ses soldats capables de tous les sacrifices, la Pologne ne serait jamais parvenue à défendre sa souveraineté acquise en 1918, ne serait-ce lorsque deux années plus tard, quand, aux portes de Varsovie et de Lviv, l'armée polonaise a stoppé la marche de l'Armée rouge vers l'ouest. Il fallait pour cela des citoyens conscients de leur polonité. Avant, pendant les 123 années de soumission, un travail de fond était nécessaire pour faire survivre la nation dans sa substance, malgré les efforts de germanisation et de russification de la part des oppresseurs.

Ce qui a permis d'affronter l'adversité, c'était l'héritage séculaire de la 1<sup>re</sup> Répu-

blique - un État bâti depuis le Moyen-Âge, qui avait vécu ses moments de gloire et de grandeur. Cet héritage d'une histoire, d'une langue, d'une identité et de traditions communes était raffermi par l'Église catholique, mais il était aussi choyé et enrichi par d'éminents créateurs, dont le compositeur emblématique et reconnu dans le monde entier Frédéric Chopin, des écrivains tel le prix Nobel Henryk Sienkiewicz ou des peintres.

La polonité s'est aussi maintenue grâce aux familles qui n'avaient de cesse d'inculquer à leurs enfants l'amour de la patrie. Il faut aussi rappeler le rôle qu'ont joué tous ceux qui sensibilisaient les paysans à la question nationale.

Cela peut paraître paradoxal, mais même dans les moments les plus sombres de l'histoire millénaire polonaise, quand la souveraineté semblait perdue pour des siècles à venir, il y a toujours eu des hommes et des femmes d'origine allemande, juive ou tchèque qui choisissaient l'identité polonaise. Comme



KAROL NAWROCKI est président de l'Institut polonais de la mémoire nationale.

la note pertinemment l'historien Andrzej Nowak, « la polonité leur paraissait comme une ascension en dignité, la perspective de faire partie d'une communauté représentant les plus nobles idéaux de lutte et de sacrifice pour la liberté ».

J'appartiens à une génération qui est entrée dans l'âge adulte dans une Pologne libre, ayant tout juste fait son adhésion à l'OTAN. Pourtant, comme historien, je sais bien que l'indépendance n'est pas acquise une bonne fois pour toutes.

Aujourd'hui, nous devons la raffermir, en mettant en place des institutions performantes, un État attractif pour ses citoyens et comme allié potentiel sur la scène internationale. Avec les Polonais qui ont dû vivre dans des conditions beaucoup plus difficiles que les nôtres, nous sommes liés par le gène de la liberté. Et avec un enthousiasme qui n'a rien à envier à celui de la comtesse Lubomirska, nous célébrons d'année en année le 11 novembre.

Karol Nawrocki



« Je suis fils d'une nation [...] que ses voisins ont condamnée à mort à plusieurs reprises, mais qui a survécu et qui est restée elle-même », a déclaré Jean-Paul II.

## Vilnius et Varsovie défendent les frontières de l'Union européenne

LES MIGRANTS QUE LA BIÉLORUSSE fait venir à Minsk du Proche-Orient par dizaines de milliers et les tentatives de les faire passer illégalement par la frontière est de l'Union européenne ne constituent qu'un nouveau chapitre des actions hybrides orchestrées par

migrants comme d'une arme de leur « guerre hybride ».

**Coopération.** En occasionnant la crise via toute la région d'Europe centrale et orientale.



LINAS LINKEVIČIUS est ancien ministre lituanien des Affaires étrangères et ministre de la Défense.

Les Russes, visant cette fois-ci la solidarité européenne. La Lituanie et la Pologne, appuyées par d'autres pays de l'UE, réussissent ce test.

Les nations devraient avoir le droit de décider librement de leur destin, mais les Biélorusses en sont privés, car, depuis août 2020, la dépendance de leur pays vis-à-vis de la Russie ne fait que s'aggraver, Moscou poussant à une intégration plus approfondie avec Minsk. La Biélorussie devient ainsi un terrain d'exercice militaire où les Russes entraînent à des actions « hybrides », comme le démontage d'un avion en mai 2021.

Idem pour la crise migratoire générée aux frontières entre la Biélorussie et la Pologne, la Lituanie et la Lettonie : Minsk se sert des

Les méthodes qu'elle utilise sont différentes. En Ukraine, c'était l'annexion de la Crimée et les tentatives de déstabiliser la situation au Donbass. En Lituanie, la Russie a testé notre capacité de réaction, en provoquant une crise migratoire. À tout moment, nous pouvons nous attendre à des tensions en Moldavie. Moscou maintient aussi son contrôle sur la Transnistrie - une région moldave détachée de la Moldavie constituant ce qu'on appelle dans la doctrine russe - une région de conflit gelé. Il n'est toutefois pas à exclure qu'après le dernier revirement politique en Moldavie et la prise du pouvoir par une équipe pro-occidentale, la Russie « déglè » ce conflit pour compliquer les affaires des nouvelles autorités moldaves.

L'agression visant les frontières est de l'Union européenne nécessite une coopération étroite entre la Pologne et la Lituanie, avant tout dans le domaine de la sécurité que

simplement pragmatique et tout à fait naturelle. Elle s'étend d'ailleurs aussi dans le secteur énergétique par exemple.

Les liens entre nos deux nations ne sont pas récents. Certes, il n'y a pas que des pages claires dans notre histoire commune, mais aujourd'hui notre rôle est de chercher ce qui nous unit et non pas ce qui nous divise, d'autant que cette coopération semble bénéfique aux deux parties. Exemple : le Triangle de Lublin, un format mis en œuvre en 2020 par nos deux pays et l'Ukraine qui puise dans nos racines communes : les traditions séculaires de la Couronne du Royaume de Pologne et du Grand-Duché de Lituanie unis dans le but d'accroître leurs potentiels politiques, économiques et culturels.

Cet héritage doit nous inciter à faire preuve de plus de solidarité sur le chemin du développement, maintenant et à l'avenir. Notre coopération doit tenir compte aussi de la Biélorussie, car, historiquement, sa place au sein de la coopération du Triangle de Lublin est plus que naturelle. De plus, cela contribuera à renforcer notre région. La nation biélorusse doit pouvoir compter sur cette perspective.

Linas Linkevičius

**La coopération entre la Pologne et les pays baltes est non seulement stratégique mais tout simplement pragmatique et tout à fait naturelle. Elle s'étend d'ailleurs aussi dans le secteur énergétique par exemple**

les deux États doivent assurer non seulement à leurs citoyens mais aussi, dans un esprit de solidarité, à l'Europe tout entière.

Dans les orientations de défense de l'OTAN ou des États-Unis, les pays baltes et la Pologne constituent une même région. Notre coopération est non seulement stratégique mais tout

The story by the IPN head will reach audiences in France, Germany, Italy, Spain, Russia, Venezuela, the U.S., United Arab Emirates, Qatar, Malaysia and Singapore; the French readers will receive the whole "Special Pologne" insert in "L'Opinion" daily.

"Love for individual and collective freedom is part of the Polish DNA. It has helped us survive the most difficult moments in our history," writes Karol Nawrocki, and points out that for several generations freedom was not a reality but a dream. Yet, he stresses, even in the times of enslavement, "What paid off at that time was the centuries-long tradition of the Republic, a state that had developed since the Middle Ages and experienced its own periods of power and glory."

The Institute of National Remembrance is once again contributing to "We Are Telling the World about Poland" project initiated by The New Media Institute, with the support of the Polish Ministry of Foreign Affairs, the National Bank of Poland and the Polish Press Agency.

In previous editions of the project, the IPN has shared articles on, among others, the Battle of Warsaw and December 1970. Over a billion readers learned about "Solidarity" and the ideas of the movement that overthrew communism and has become deeply embedded into the Polish DNA. The article entitled "The May 3 tradition belongs to the Polish soul" was published in 62 countries, in 22 different languages.

Read the full text by Karol Nawrocki in English, French, Italian, Spanish or Polish below; other "We Are Telling the World about Poland" stories can be found [here](#).

## **Karol Nawrocki, President of the National Remembrance Institute**

---

### The Polish gene of freedom

**Love for individual and collective freedom is part of the Polish DNA. It has helped us survive the most difficult moments in our history.**

It was early morning on 11 November 1918 when the Franco-British and German delegations met in a railway carriage parked in a forest clearing near Compiègne to sign the armistice ending WW1. The victors were both triumphant and relieved. Archive pictures from that day show cheering crowds in Paris, London and New York.

On that same autumn morning, in Warsaw, brigadier Józef Piłsudski – later chief of state, marshal and prime minister – became commander-in-chief of the nascent Polish army. German soldiers were already being disarmed in the city. “This is one of those historical, unforgettable, joyous and triumphant days! We are free! We are masters of our own home!” wrote Duchess Maria Lubomirska. No wonder people were euphoric. Having been erased from the map of Europe for 123 years, Poland was regaining its independence.

Today, when the former Entente powers observe the Remembrance Day each 11 November to commemorate their victory in WW1 and pay tribute to the fallen, we Poles celebrate our National Independence

Day. It is one of our most important national holidays.

The youngest generation may take it for granted that we live in our own country where we are free to decide about our lives, support the white-and-red team during football championships and keep our fingers crossed for Polish artists at the annual Eurovision song contest. However, for several previous generations of Poles, independence was not a reality, but a dream. It was a dream that sometimes seemed to take shape - like it did during Napoleon's victories - only to slip out of reach again for many years to come.

As the West was being heavily industrialised in the 19th century, Poland was partitioned by three powers: Prussia (later Germany), Russia and Austria. Yet, even in such dire conditions, the spark of freedom never died out. The Poles took up arms to fight for their independence on many occasions: the Napoleonic Wars, the Kraków Uprising of 1846, the Poznań Uprising of 1848 and the two great revolts against the tsarist empire: the November Uprising (1830-1831) and the January Uprising (1863-1864). These failed rebellions came at the price of not only battlefield casualties, but also executions, deportations to Siberia, requisitioned property and, more broadly, the elimination of the vestiges of Polish autonomy.

Polish suffering in the 19th century was tragically continued during WW2 when the nation experienced mass repressions inflicted upon it by two totalitarian regimes: Nazi Germany and the Soviet Union. In 1945, as the West again celebrated the return of peace and normalcy, we were entering another period of enslavement, this time of the

communist variety. It was dozens of years before Poland could become fully independent.

Addressing the UNESCO in 1980, Pope John Paul II said “I am the son of a Nation which has experienced the horrors of history, which its neighbours have condemned to death several times, but which has survived and remained itself. It has kept its identity, and it has kept, in spite of partitions and foreign occupations, its national sovereignty, not by relying on the resources of physical power, but solely by relying on its culture.”

Of course without a strong military and the great determination, courage and sacrifice of soldiers it would not have been possible to defend the independence won in 1918 like we did two years later when Polish forces stopped the western advance of the Red Army near Warsaw and Lvov. But they would not have been able to put up a good fight if they had not felt themselves to be citizens aware of their Polish identity. Over the previous 123 years of subjugation, it required all the work to keep the nation alive against all odds and in spite of the efforts to germanise and russify the population taken by the partitioning powers. What paid off at that time was the centuries-long tradition of the Republic, a state that had developed since the Middle Ages and experienced its own periods of power and glory. This heritage of shared history, tradition and language was upheld by the Catholic Church, but it was also cherished and enriched by eminent artists: the globally recognised composer Frédéric Chopin, writers like the Nobel Prize laureate Henryk Sienkiewicz and painters. In the 19th century,

Polishness was also preserved by families who insisted on bringing up children in the spirit of patriotism as well as the great number of social activists who, among other endeavours, tried to raise national awareness among peasants.

It is a seeming paradox that even at the darkest moments of Poland's one-thousand-year-long history, when some believed independence was gone for centuries, there were people of German, Jewish or Czech origin who chose to identify themselves as Poles. As the historian Andrzej Nowak rightly pointed out "for them Polishness was ennobling - adopting it meant being admitted into a community that embodied the highest ideals of freedom struggle and sacrifice."

I am part of the generation who entered adulthood in a free Poland that had recently joined the North Atlantic Treaty Organisation. However, as a historian, I know fully well that independence is not given once and for all. We have to keep nourishing it by building efficient institutions and a country that is attractive for its citizens and international allies. What we share with our compatriots who lived in much more trying times is the Polish gene of freedom. Motivated by the same enthusiasm that was once expressed by Duchess Lubomirska, we, too, are happy to celebrate each 11 November.

**Karol Nawrocki, Président de l'Institut de la mémoire nationale de Pologne**



---

## Le gène de liberté polonais

Le 11 novembre 1918, au petit matin, dans un wagon en pleine forêt de Compiègne, les délégations franco-britannique et allemande ont signé l'armistice. La Grande Guerre tirait à sa fin, dans le camp des vainqueurs le sentiment de triomphe se mêlait à celui de soulagement. Sur les photos de l'époque on voit des foules enthousiasmées à Paris, à Londres, à New York.

En ce même lundi d'automne, à Varsovie, le brigadier Józef Piłsudski – plus tard Chef de l'État polonais, maréchal et Premier ministre – fut nommé commandant en chef d'une armée polonaise renaissante. Pendant ce temps, dans la ville, les soldats allemands jetaient déjà leurs armes. « C'est un jour des plus historiques, inoubliables, joyeux et triomphaux ! Nous voilà libres ! Nous sommes maîtres chez nous ! », nota la comtesse Maria Lubomirska. Cette euphorie ne nous étonne point : après 123 années d'inexistence sur la carte de l'Europe, la Pologne retrouvait enfin sa souveraineté.

Quand chaque 11 novembre les pays de l'Entente cordiale d'autrefois célèbrent le Jour du Souvenir pour commémorer leur victoire dans la Première Guerre mondiale et rendre hommage aux soldats morts, nous, les Polonais, nous célébrons la Fête nationale de l'Indépendance. C'est une de nos fêtes civiles les plus importantes.

Pour les plus jeunes, avoir notre propre pays, pouvoir décider de nous-mêmes, supporter l'équipe nationale en Coupe du monde de football ou croiser les doigts pour nos artistes au concours de l'Eurovision



peuvent sans doute paraître une évidence. Mais pour de nombreuses générations, l'indépendance n'était pas leur quotidien mais leur rêve. Un rêve qui, par moments – comme lors des triomphes napoléoniens – semblait revêtir des formes plus réelles, mais qui, pour de longues années, était si inaccessible.

Quand, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Occident vivait sa révolution industrielle, les territoires polonais étaient divisés entre trois pays oppresseurs : la Prusse (puis l'Allemagne), la Russie et l'Autriche. Mais même dans ces conditions de survie très difficiles, l'étincelle de la liberté ne s'éteignait jamais. À maintes reprises, les Polonais prenaient leurs armes pour conquérir leur indépendance : lors des guerres napoléoniennes, de la révolution de Cracovie (1846) ou de celle de Poznań (1848), ainsi que pendant les deux grandes insurrections – de novembre (1830–1831) et de janvier (1863–1864) – visant l'empire des tsars. Ces révoltes stériles non seulement se soldaient par des morts par dizaines de milliers aux champs de bataille, mais elles entraînaient aussi des exécutions, des déportations en Sibérie, des confiscations des domaines et, dans une perspective plus large, la privation des restes de l'autonomie polonaise.

La martyrologie polonaise du XIX<sup>e</sup> siècle a trouvé son tragique prolongement dans la Seconde Guerre mondiale qui signifiait pour la nation des répressions de masse orchestrées par deux régimes totalitaires : l'Allemagne nazie et la Russie soviétique. Quand, en 1945, l'Occident, une fois de plus, fêtait la paix et le retour à la normale, nous entrions dans un nouvel assujettissement, cette fois-ci

communiste. Pour être pleinement indépendante, la Pologne a dû attendre encore quelques décennies.

« Je suis fils d'une nation – disait le pape Jean-Paul II dans son discours de juin 1980 à UNESCO – qui a vécu les plus grandes expériences de l'histoire, que ses voisins ont condamnée à mort à plusieurs reprises, mais qui a survécu et qui est restée elle-même. Elle a conservé son identité, elle a conservé, malgré les partitions et les occupations étrangères, sa souveraineté en tant que nation, en s'appuyant non pas sur une puissance physique, mais seulement sur sa propre culture ».

Certes, sans son armée forte, déterminée, courageuse, sans ses soldats capables de tous les sacrifices, la Pologne ne serait jamais parvenue à défendre sa souveraineté acquise en 1918 – ne serait-ce que deux années plus tard, quand, aux portes de Varsovie et de Lviv, l'armée polonaise a stoppé la marche de l'Armée rouge vers l'Ouest. Il fallait pour cela des citoyens conscients de leur polonité. Avant, pendant les 123 années de soumission, un travail de fond était nécessaire pour faire survivre la nation dans sa substance, malgré les efforts de germanisation et de russification de la part des oppresseurs. Ce qui a permis d'affronter l'adversité, c'était l'héritage séculaire de la I<sup>ère</sup> République – un État bâti depuis le Moyen-Âge, qui avait vécu ses moments de gloire et de grandeur. Cet héritage d'une histoire, d'une langue, d'une identité et de traditions communes était raffermi par l'Église catholique, mais il était aussi choyé et enrichi par d'éminents créateurs de la culture, dont le compositeur emblématique et reconnu dans le monde entier Frédéric Chopin, dont aussi des écrivains tel le

prix Nobel Henryk Sienkiewicz ou des peintres. La polonité s'est maintenue aussi grâce aux familles qui n'avaient de cesse d'inculquer à leurs enfants l'amour de la patrie. Il faut aussi rappeler le rôle qu'ont joué tous ceux qui sensibilisaient les paysans à la question nationale.

Cela peut paraître paradoxal, mais même dans les moments les plus sombres de l'histoire millénaire polonaise, quand la souveraineté semblait perdue pour des siècles à venir, il y a avait toujours des hommes et des femmes d'origine allemande, juive ou tchèque qui choisissaient l'identité polonaise. Comme le note très pertinemment l'historien Andrzej Nowak, « la polonité leur paraissait comme une ascension en dignité, la perspective de faire partie d'une communauté représentant les plus nobles idéaux de lutte et de sacrifice pour la liberté ».

J'appartiens à une génération qui entrait dans l'âge adulte dans une Pologne libre, ayant tout juste fait son adhésion à l'Otan. Pourtant, comme historien, je sais bien que l'indépendance n'est pas donnée une fois pour toutes. Aujourd'hui, nous devons la raffermir, en mettant en place des institutions performantes, un État attractif pour ses citoyens et comme allié potentiel sur la scène internationale. Avec les Polonais qui ont dû vivre dans des conditions beaucoup plus difficiles que les nôtres, nous sommes liés par le gène de liberté. Et avec un enthousiasme qui n'a rien à envier à celui de la comtesse Lubomirska, nous célébrons d'année en année le 11 novembre.

**Karol Nawrocki, Presidente dell'Istituto della Memoria Nazionale**

---

## **Il gene della libertà polacco**

**Nel DNA polacco c'è l'amore per la libertà individuale, ma anche per la libertà comunitaria. Esso ci permise di sopravvivere ai momenti più difficili della storia.**

Era la mattina presto dell'11 novembre 1918. In un vagone ferroviario allestito in una radura della foresta vicino a Compiègne, le delegazioni franco-britannica e tedesca firmarono un trattato di armistizio. La Prima guerra mondiale stava per finire, e nel campo dei vincitori il sentimento di trionfo si mescolava a quello di sollievo. Le foto d'archivio di quel giorno mostrano parigini, londinesi e newyorkesi esultanti.

In quello stesso lunedì d'autunno a Varsavia, il brigadiere Józef Piłsudski – che in seguito diventerà il Capo dello Stato, Maresciallo e Primo Ministro – assunse l'autorità suprema sul rinato esercito polacco. Il disarmo dei soldati tedeschi era già in corso in città. “Oggi è una giornata storica, indimenticabile, allegra, trionfale! Siamo liberi! Siamo padroni a casa nostra!” – notò la principessa Maria Lubomirska. È difficile che ci sorprenda tutta questa euforia. La Polonia, dopo 123 anni di assenza sulla mappa dell'Europa, stava riconquistando la sua sovranità.

Mentre oggi, ogni 11 novembre, i Paesi dell'ex campo della Triplice intesa celebrano il Giorno della Memoria per commemorare la vittoria nella Prima guerra mondiale e rendere omaggio ai caduti, noi polacchi celebriamo il Giorno dell'Indipendenza Nazionale. È una delle festività nazionali più importanti.

Ai più giovani può sembrare ovvio che abbiamo il nostro Paese, che possiamo decidere da soli, che possiamo tifare per la squadra nazionale biancorossa alla Coppa del Mondo o incrociare le dita per gli artisti nostrani all'annuale Eurovision Song Contest. Per diverse generazioni di polacchi, tuttavia, l'indipendenza non era una realtà quotidiana, ma un sogno. A volte - come durante le vittorie di Napoleone - essa sembrava prendere una forma reale, e poi ancora, per lunghi anni, era così lontana.

Quando l'Occidente stava vivendo un'intensa industrializzazione nel XIX secolo, le terre polacche furono divise tra tre Stati spartitori: Prussia (poi Germania), Russia e Austria. Persino in condizioni così difficili, la scintilla della libertà non si spegneva. I polacchi presero le armi molte volte per lottare per la loro indipendenza: durante le guerre napoleoniche, la rivolta di Cracovia del 1846, la rivolta di Poznań del 1848 o le due grandi rivolte contro l'impero zarista: di novembre (1830-1831) e di gennaio (1863-1864). Il prezzo di queste rivolte senza successo non fu solo la morte sul campo di battaglia, ma anche l'esecuzione, la deportazione in Siberia, la confisca dei beni e, più in generale, la liquidazione dei rimasugli dell'autonomia polacca.

Il martirio polacco del XIX secolo ebbe la sua tragica continuazione

durante la Seconda guerra mondiale, quando la nazione fu afflitta dalle repressioni di massa di due regimi totalitari: la Germania nazista e l'Unione Sovietica. E mentre nel 1945 l'Occidente celebrava ancora una volta la pace e il ritorno alla normalità, per noi iniziava un'altra schiavitù, questa volta sotto il comunismo. La Polonia doveva ancora aspettare diversi decenni per la piena indipendenza.

“Io sono figlio di una nazione”, disse Papa Giovanni Paolo II al forum dell'UNESCO nel 1980, “che ha vissuto le più grandi esperienze della storia, che i suoi vicini hanno condannato a morte a più riprese, ma che è sopravvissuta e che è rimasta se stessa. Essa ha conservato la sua identità ed ha conservato, nonostante le spartizioni e le occupazioni straniere, la sua sovranità nazionale, non appoggiandosi sulle risorse della forza fisica, ma unicamente appoggiandosi sulla sua cultura(...)”.

Certamente, senza la costruzione di un forte esercito, senza la grande determinazione, il coraggio e il sacrificio dei suoi soldati, non sarebbe stato possibile difendere l'indipendenza conquistata nel 1918 - nemmeno due anni dopo, quando l'esercito polacco fermò l'Armata Rossa che avanzava verso ovest nei pressi di Varsavia e Leopoli. Tuttavia, solo i cittadini che erano consapevoli della propria polonità potevano resistere efficacemente a questa lotta. In precedenza, durante i 123 anni di schiavitù, era stato necessario lavorare duramente per assicurare che la nazione sopravvivesse nonostante le avversità - contro gli sforzi di germanizzazione e russificazione degli Stati spartitori. In quel momento, l'eredità secolare della Repubblica -

uno Stato costruito a partire dal Medioevo, con periodi di gloria e grandezza alle spalle – diede i suoi frutti. È questa eredità di storia, tradizione, lingua e identità condivisa che la Chiesa cattolica sostenne, ma essa fu anche nutrita e arricchita da eminenti creatori culturali: il compositore Fryderyk Chopin, riconosciuto ancora oggi in tutto il mondo, scrittori – come il vincitore del premio Nobel Henryk Sienkiewicz – o pittori. La polonità nel XIX secolo sopravvisse anche grazie alle famiglie che si ostinarono a curare l'educazione dei loro figli in uno spirito patriottico, e grazie alla moltitudine di attivisti sociali che cercarono, per esempio, di rendere gli abitanti dei villaggi consapevoli a livello nazionale.

È apparentemente paradossale che, anche nei momenti più bui della storia millenaria della Polonia, quando l'indipendenza sembrava per alcuni essere persa per sempre, non mancavano persone che, pur avendo radici tedesche, ebreo o ceche, sceglievano l'identità polacca. “La polonità”, come giustamente osservò lo storico Andrzej Nowak, “appariva loro come un avanzamento di dignità – un ingresso in una comunità che rappresentava i più alti ideali di lotta per la libertà e di sacrificio”.

Appartengo alla generazione che entrava nell'età adulta in una Polonia già libera, appena ammessa all'Organizzazione del Trattato Nord Atlantico. Come storico, però, so bene che l'indipendenza non arriva una volta per tutte. Oggi, dobbiamo rafforzarla creando istituzioni efficienti, uno Stato che sia attraente per i suoi cittadini e alleato sulla scena internazionale. Siamo uniti ai nostri compatrioti che vissero in



tempi molto più difficili dal gene polacco della libertà. E noi celebriamo ogni 11 novembre successivo con lo stesso entusiasmo della principessa Lubomirska.

## **Karol Nawrocki, Presidente del Instituto de la Memoria Nacional**

---

### El gen polaco de la libertad

**En el ADN polaco se encuentra el amor por la libertad individual, pero también por la libertad de la comunidad. Esto nos ha permitido sobrevivir a los momentos más difíciles de la historia.**

Era la madrugada del 11 de noviembre de 1918. En un vagón de ferrocarril instalado en un claro del bosque cerca de Compiègne, las delegaciones franco-británica y alemana firmaron un tratado de armisticio. La Primera Guerra Mundial llegaba a su fin, y en el campamento de los vencedores la sensación de triunfo se mezclaba con el alivio. Las fotos de archivo de ese día muestran a parisinos, londinenses y neoyorquinos festejando esta noticia.

Ese mismo lunes de otoño, en Varsovia, el brigadier Józef Piłsudski, que más tarde se convertiría en Jefe de Estado, Mariscal y Primer Ministro, asumió la autoridad suprema sobre el renacido ejército polaco. En la ciudad, el desarme de los soldados alemanes ya estaba en marcha. “¡El día de hoy es histórico, inolvidable!, ¡se recordará como uno de los

días más alegres y triunfales de la historia! ¡Somos libres! ¡Somos dueños de nuestro propio destino!” – señaló la princesa María Lubomirska. Esta euforia no era de extrañar. Polonia, tras 123 años de ausencia en el mapa de Europa, recuperaba su soberanía.

Mientras que en la actualidad, cada 11 de noviembre, los países del antiguo campamento de la Entente celebran el Día de la Memoria para conmemorar la victoria en la Primera Guerra Mundial y rendir homenaje a los caídos, nosotros, los polacos, celebramos el Día de la Independencia Nacional. Es uno de nuestros días festivos más importantes.

A los más jóvenes les puede parecer obvio que tengamos nuestra propia nación, que podamos decidir por nosotros mismos, que podamos animar a la selección rojiblanca en el Mundial o cruzar los dedos por nuestros artistas autóctonos en el festival anual de Eurovisión. Sin embargo, para varias generaciones de polacos, la independencia no era una realidad cotidiana, sino un sueño. A veces – como en los tiempos de las victorias de Napoleón – parecía tomar forma, y luego, durante muchos años, de nuevo parecía tan lejana.

Cuando Occidente experimentaba una intensa industrialización en el siglo XIX, las tierras polacas estaban divididas entre tres estados invasores: Prusia (más tarde Alemania), Rusia y Austria. Incluso en condiciones tan difíciles, la chispa de la libertad no se apagó. Los polacos tomaron las armas muchas veces para luchar por su independencia: durante las guerras napoleónicas, el levantamiento de Cracovia de 1846, el de Poznan de 1848, o los dos grandes

levantamientos contra el imperio zarista: Los Levantamientos de Noviembre (1830- 831) y de Enero (1863-1864). El precio de estos levantamientos infructuosos no fue solo la muerte en el campo de batalla, sino también la ejecución, la deportación a Siberia, la confiscación de bienes y, en general, la liquidación de los restos de la autonomía polaca.

El martirio polaco del siglo XIX tuvo su trágica continuación durante la Segunda Guerra Mundial, cuando la nación sufrió las represiones masivas de dos regímenes totalitarios: la Alemania nazi y la Unión Soviética. Y mientras en 1945 Occidente volvía a celebrar la paz y la vuelta a la normalidad, para nosotros comenzaba de nuevo el sometimiento, esta vez bajo el comunismo. Polonia aún tuvo que esperar varias décadas para conseguir la plena independencia.

“Soy hijo de un pueblo – dijo el Papa Juan Pablo II en el fórum de la UNESCO en 1980 – que ha sobrevivido a las experiencias más terribles de la historia, que ha sido repetidamente condenado a muerte por sus vecinos, pero que ha permanecido vivo y sigue siendo él mismo. Conservó su propia identidad y mantuvo su propia soberanía como nación durante la partición y la ocupación, no sobre la base de ningún otro medio de poder físico, sino únicamente sobre la base de su propia cultura (...).”

De hecho, sin la construcción de un poderoso ejército, sin la gran determinación, el valor y el sacrificio de sus soldados, no habría sido posible defender la independencia conquistada en 1918, ni siquiera dos años después, cuando el Ejército Polaco detuvo el avance del

Ejército Rojo hacia el oeste, en Varsovia y Leópolis. Sin embargo, solo los ciudadanos que eran conscientes de su pertenencia a Polonia pudieron eficazmente hacer frente a esta lucha. Anteriormente, durante los 123 años de sometimiento, había sido necesario trabajar arduamente para que la nación sobreviviera a pesar de las adversidades, contra los esfuerzos de germanización y rusificación realizados por los estados invasores. En ese momento, el legado centenario de la República – un Estado construido desde los tiempos de la Edad Media, con períodos de gloria y grandeza a sus espaldas – dio sus frutos. Precisamente este legado de historia, tradición, lengua e identidad compartidas fue mantenido por la Iglesia Católica, pero también fue cuidado y enriquecido por eminentes creadores culturales: el compositor Frédéric Chopin, reconocido hasta el día de hoy en todo el mundo, escritores – como el Premio Nobel Henryk Sienkiewicz – y pintores. El sentimiento de nacionalidad polaca en el siglo XIX sobrevivió también gracias a las familias que se preocuparon con perseverancia por la educación de sus hijos en un espíritu patriótico, y gracias a la multitud de activistas sociales que trataron, por ejemplo, de concienciar sobre este sentimiento de nacionalidad a los habitantes del medio rural.

Resulta aparentemente paradójico que incluso en los momentos más oscuros de la historia milenaria de Polonia, cuando la independencia parecía estar perdida para siempre para algunos, también hubo personas que, con raíces alemanas, judías o checas, eligieron la identidad polaca. “El sentimiento de nacionalidad polaca – como señaló acertadamente el historiador Andrzej Nowak – les parecía un avance

en la dignidad, una entrada en una comunidad que representaba los más altos ideales de lucha por la libertad y el sacrificio”.

Pertenezco a una generación que alcanzó la mayoría de edad en una Polonia libre, recién admitida en la Organización del Tratado del Atlántico Norte. Sin embargo, como historiador, soy muy consciente de que la independencia no llega de una vez por todas. Ahora debemos fortalecerla creando instituciones que funcionen, un Estado atractivo para sus ciudadanos y un aliado en la escena internacional. Estamos unidos por el gen polaco de la libertad a nuestros compatriotas que vivieron en tiempos mucho más difíciles. Y cada 11 de noviembre lo celebramos con no menos entusiasmo que el de la princesa Lubomirska.

Karol Nawrocki, Prezes Instytutu Pamięci Narodowej

## **Polski gen wolności**

**W polskim DNA jest umiłowanie wolności indywidualnej, ale też wspólnotowej. Pozwoliło nam ono przetrwać najtrudniejsze momenty dziejowe.**

Był wczesny ranek 11 listopada 1918 roku. W wagonie kolejowym ustawionym na polanie leśnej pod Compiègne delegacje francusko-brytyjska i niemiecka podpisały układ rozejmowy. Kończyła się I wojna światowa, w obozie zwycięzców uczucie triumfu mieszało się z ulgą. Archiwalne zdjęcia z tego dnia pokazują wiwatujących paryżan, londyńczyków, nowojorczyków.

W ten sam jesienny poniedziałek w Warszawie brygadier Józef Piłsudski – późniejszy Naczelnik Państwa, marszałek i premier – objął władzę zwierzchnią nad odradzającym się Wojskiem Polskim. W mieście trwało już rozbijanie niemieckich żołnierzy. „Dzień dzisiejszy należy do historycznych, do niezapomnianych, do weselszych, do triumfalnych! Jesteśmy wolni! Jesteśmy panami u siebie!” – zanotowała księżna Maria Lubomirska. Trudno się dziwić tej euforii. Polska, po 123 latach nieobecności na mapie Europy, odzyskiwała suwerenność.

Gdy dziś każdego 11 listopada kraje dawnego obozu Ententy obchodzą Dzień Pamięci, by uczcić zwycięstwo w I wojnie światowej i oddać hołd poległym, my, Polacy, celebруем Narodowe Święto Niepodległości. To jedno z naszych najważniejszych świąt państwowych.

Najmłodszym może się wprawdzie wydawać czymś oczywistym, że mamy własne państwo, możemy samodzielnie stanowić o sobie, kibicować na mundialu biało-czerwonej drużynie narodowej albo podczas corocznego Konkursu Piosenki Eurowizji trzymać kciuki za rodzimych artystów. Dla kilku pokoleń Polaków niepodległość nie była jednak codziennością, lecz marzeniem. Momentami – jak w czasie zwycięstw Napoleona – zdającym się nabierać realnych kształtów, a później znów przez długie lata jakże odległym.

Kiedy w XIX wieku Zachód przeżywał intensywne uprzemysłowienie, ziemie polskie były podzielone między trzy państwa zaborcze: Prusy (później Niemcy), Rosję i Austrię. Nawet w tak trudnych warunkach iskra wolności nie gasła. Polacy wielokrotnie chwyтали za broń, by wybić się na niepodległość: w czasie wojen napoleońskich, powstania

krakowskiego 1846 roku, poznańskiego 1848 roku czy dwóch wielkich powstań skierowanych przeciwko imperium carów: listopadowego (1830–1831) i styczniowego (1863–1864). Ceną tych nieudanych zrywów były nie tylko śmierć na polu walki, lecz także egzekucje, zsyłki na Syberię, konfiskata majątków, a w szerszym wymiarze – likwidacja resztek polskiej autonomii.

Polska martyrologia XIX wieku miała swą tragiczną kontynuację w latach II wojny światowej, gdy naród dotknęły masowe represje dwóch totalitarnych reżimów: nazistowskich Niemiec i Związku Sowieckiego. A gdy w roku 1945 Zachód raz jeszcze świętował pokój i powrót do normalności, dla nas zaczynało się kolejne zniewolenie, tym razem komunistyczne. Na pełną niepodległość Polska musiała czekać jeszcze kilkadziesiąt lat.

„Jestem synem narodu – mówił w 1980 r. na forum UNESCO papież Jan Paweł II – który przetrwał najstraszliwsze doświadczenia dziejów, który wielokrotnie był przez sąsiadów skazywany na śmierć – a on pozostał przy życiu i pozostał sobą. Zachował własną tożsamość i zachował pośród rozbiorów i okupacji własną suwerenność jako naród – nie w oparciu o jakiegokolwiek inne środki fizycznej potęgi, ale tylko w oparciu o własną kulturę (...)”.

Owszem, bez zbudowania silnej armii, bez wielkiej determinacji, odwagi i poświęcenia jej żołnierzy nie udałooby się obronić niepodległości wywalczonej w roku 1918 – choćby dwa lata później, gdy pod Warszawą i pod Lwowem Wojsko Polskie zatrzymało prąca na zachód Armię Czerwoną. Jednak skutecznie stanąć do tej walki mogli



tylko obywatele świadomi swej polskości. Wcześniej przez 123 lata niewoli konieczna była mozolna praca nad tym, by mimo przeciwności naród przetrwał – wbrew wysiłkom germanizacyjnym i rusyfikacyjnym państw zaborczych. Procentowało wówczas wielowiekowe dziedzictwo Rzeczypospolitej – państwa budowanego od czasów średniowiecza, mającego za sobą okresy chwały i wielkości. To właśnie dziedzictwo wspólnej historii, tradycji, języka i tożsamości podtrzymywał Kościół katolicki, ale pielęgnowali je i wzbogacali także wybitni twórcy kultury: rozpoznawalny do dziś na całym świecie kompozytor Fryderyk Chopin, pisarze – jak choćby noblista Henryk Sienkiewicz – czy malarze. Polskość w XIX wieku trwała też dzięki rodzinom, które uparcie dbały o wychowanie dzieci w duchu patriotycznym, i dzięki rzeszom społeczników, starających się chociażby uświadomić narodowo mieszkańców wsi.

Jest pozornie paradoksem, że nawet w najczarniejszych momentach tysiącletniej polskiej historii, gdy niepodległość wydawała się niektórym zaprzepaszczona na wieki, nie brakowało również ludzi, którzy – mając korzenie niemieckie, żydowskie czy czeskie – wybierali polską tożsamość. „Polskość – jak trafnie zauważył historyk Andrzej Nowak – jawiła im się jako awans godnościowy – wejście do wspólnoty, która przedstawia najwznioślejsze ideały walki o wolność i poświęcenia”.

Należę do pokolenia, które w dorosłość wchodziło już w wolnej Polsce, świeżo przyjętej do Paktu Północnoatlantyckiego. Jako historyk dobrze jednak wiem, że niepodległość nie jest dana raz na zawsze. Dziś

musimy ją umacniać, tworząc sprawnie działające instytucje, państwo atrakcyjne dla swoich obywateli i jako sojusznik na arenie międzynarodowej. Z rodakami, którym przyszło żyć w dużo trudniejszych czasach, łączy nas polski gen wolności. I z nie mniejszym entuzjazmem niż kiedyś księżna Lubomirska świętujemy każdy kolejny 11 listopada.

---

## Opcje strony

- [Print this page](#)
- [Generate PDF of this page](#)
- [Notify about this page](#)

• Share this article

[Share on Facebook](#)

[Share on Twitter](#)